

À San Giacomo de l’Orio, j’ai entendu les cloches. Des deux manières que les religieux ont choisies pour appeler leur peuple, la voix et les cloches, cette dernière m’est si familière que je ne peux l’écouter sans éprouver un sentiment de tendresse. La voix est trop directe et quand elle m’appelle, s’adressant à moi, elle est presque indiscreète. Mais les cloches, elles, ne profèrent aucun un mot qu’il me faille comprendre, elles n’appellent personne, et moi encore moins qu’un autre. Elles m’accompagnent, elles m’enveloppent de cette sonorité impétueuse, qui au fur et à mesure — sans raison, comme elle avait commencé — s’estompe avec suavité. Que l’on puisse dire quelque chose sans qu’il soit besoin de parler — voici ce que sont les cloches pour moi, voici ce que j’ai entendu à San Giacomo de l’Orio.

À Rome, j'ai entendu quelqu'un dire que la terre est l'enfer d'une planète inconnue et que notre vie est la punition que les damnés de l'au-delà subissent pour expier leur faute. Mais alors, pourquoi le ciel et les étoiles, et pourquoi le chant des grillons ? À moins qu'il ne faille penser que pour rendre la peine encore plus atroce et plus subtile, l'enfer a été placé en plein cœur du paradis.

À Grishneshwar, exactement sur le seuil du temple, j'ai vu une chevrette mince, hésitante, divine. Après m'avoir regardé quelques secondes, dubitative, elle a passé son chemin, rapide.

De Giovanni, j'ai appris que l'on peut tomber amoureux de ses erreurs au point d'en faire une raison de vie — mais qu'à la fin cela signifie que la vérité ne pourra plus jamais nous apparaître que comme volonté de mourir. Et de Bachelard, qu'il n'y a pas de vérité première, mais seulement des erreurs premières. La vérité est toujours ultime, ou pénultième.

À Scicli, j'ai vu que les pierres sont plus tendres que la chair et la paille plus lumineuse que le soleil. Que la Vierge monte à cheval et transperce les infidèles avec son épée. Et que, sur l'acropole, l'Église de San Matteo attend quelque chose qui ne pourra jamais arriver.

Partout dans les villes du monde, j'ai vu que les hommes se calomnient et s'accusent réciproquement et, que pour cette raison, ils subissent jugements et condamnations, sans qu'il n'y ait jamais ni paix, ni pitié.

D'Apelle le gnostique, j'ai appris que la connaissance — et la connaissance de Dieu elle-même — n'existe pas, et que, si elle existe et reste telle, elle n'a pas d'importance : ce qui compte, c'est seulement « d'être mû » par elle, c'est l'élan que nous en recevons.

À Göreme, dans l'église de la Fibbia, j'ai vu le visage du saint. Qui le fixe ne peut pas ne pas croire en lui. De la même manière, il est une parole telle que celui qui l'écoute ne peut pas ne pas la croire vraie.



D'Ingeborg, j'ai appris que la ville dans laquelle nous vivons est comme une langue, avec son très ancien centre harmonieux, et tout autour et plus loin encore, ses pompes à essence, ses méandres, ses horribles périphéries. Et que nous devons nous résigner à ses laideurs, tout comme nous devons accepter la sale langue qui nous entoure, pour trouver un jour peut-être la ville parfaite, la langue qui n'a encore jamais régné. Et c'est pour cette raison que nous ne pouvons pas savoir pourquoi c'est ici que nous vivons, ni pourquoi c'est cette langue que nous parlons.

Une nuit, sur les Zattere, fixant l'eau putride qui revient effleurer les quais, j'ai vu que nous existons seulement par les intermittences de notre être-là, que ce que nous appelons « moi » est seulement une ombre en congé ou annoncée, qui se souvient à peine de son évanescence. La machine tout entière de notre corps sert seulement à lui procurer l'interstice et l'inversion de la respiration dans laquelle elle habite — lui, intercesseur de son absence, inoubliable, qui ne vit pas et ne parle pas, et par lequel seulement la vie et la parole nous sont données.